

L'Avare, Molière

Question 20 - Acte I, scène 4 - Pourquoi peut-on dire que pour l'avare, l'argent est une valeur en soi ? A quel autre usage de l'argent s'oppose-t-il ?

L'avare, ici Harpagon, convertit tous les objets qu'il voit et toutes les actions de la vie quotidienne en leur valeur pécuniaire. Ainsi pour l'avare la seule valeur des choses et leur valeur en argent : l'argent devient une valeur en soi.

Par exemple Harpagon voit dans l'habit de son fils Cléante la somme d'argent que celui-ci aurait pu placer et les intérêts qu'il aurait pu obtenir. De même il voit dans les mariages qu'il prévoit pour ses enfants la somme d'argent que ces mariages vont lui éviter de dépenser (« sans dot »).

L'avare s'oppose à un usage de l'argent en tant que moyen, moyen d'obtenir un but que l'on désire. Selon Simmel, l'argent est un moyen absolu car il permet d'obtenir une très grande diversité de fins et donc peut être utilisé dans nombre de séries téléologiques.

Ainsi, de ce point de vue s'opposant à celui d'Harpagon, l'argent est un moyen permettant de porter un beau costume ou d'organiser un beau mariage.

Question 22 - Acte I, scène 5 - Face à l'argument de l'inégalité d'âge, quelle propriété de l'argent, qui peut compenser cette inégalité, Harpagon aurait-il pu faire valoir (il ne le fait pas) ?

Harpagon aurait pu fournir l'argument que l'argent n'a pas d'âge, qu'il ne vieillit pas, et qu'il est le même pour tout le monde, au mot : l'universalité de l'argent. Il n'est pas d'inégalité à proprement parler au sein même de l'argent, il place ainsi tous ceux qui en possèdent la même quantité sur un pied d'égalité. Peu importe donc l'âge ici, puisque l'argent suffit, pour Harpagon, à compenser cette inégalité, qui bien que réelle, a à ses yeux une bien moins grande importance. Toutefois, Harpagon ne se prévaut pas de cet argument. Il est, de toute évidence, aveuglé par l'argument suprême du « sans dot » qui, pour lui, vaut bien tous les autres.

Question 26 - Acte II, scène 1 - Décrire l'opération du prêt.

Pour se rendre indépendant, Cléante cherche à emprunter quinze mille francs. Il a ainsi chargé La Flèche de lui trouver un prêteur. Grâce à l'intermédiaire financier Maître Simon, un prêteur est trouvé. Ce dernier propose un prêt « au dernier 5 » (20%). Les quinze mille francs sont fournis sous la forme de douze mille francs, en argent, plus trois mille francs, « en nature », correspondant à la valeur d'objets matériels que sont des hardes, des nippes, des bijoux et tout ce qui est décrit dans le mémoire (lit, tapisserie, mousquets...etc).

D'abord, le taux apparaît extrêmement malhonnête pour Cléante, mais qui, faute de mieux, doit y consentir. Ensuite, les objets proposés ont une valeur réelle bien moins élevée que celle supposée par le prêt. Le prêteur est ici doublement rapace (cf. Harpagon, du grec « harpax »). Là encore, il consent tout de même à accepter les conditions du prêt qui ne lui sont pas favorables.

Lors de la rencontre entre le prêteur et l'emprunteur, les identités des partis sont dévoilées. Harpagon, le prêteur malhonnête, et Cléante, l'emprunteur, s'affrontent alors. Le prêteur apparaît plus indigne que l'emprunteur car il semble profiter de la situation précaire du dernier pour faire sa fortune.

Question 53 - Acte III, scène 7 - Qu'est ce qu'Harpagon ne peut pas acheter avec son argent ?

Harpagon ne peut pas se servir de son argent pour obtenir l'amour de Marianne. Même s'il peut espérer le mariage, il ne peut pas utiliser son argent pour ce faire aimer d'elle. C'est Cléante auquel Marianne porte tout son amour sans que l'argent n'en soit la cause. Ainsi même si Harpagon cède tout de même, forcé par son fils, sa bague à Marianne à la fin de la scène, celle-ci se joue de lui de façon ironique en la conservant afin de l'énerver. Ceci révèle par la même occasion les priorités de Harpagon : sa bague (par extension : son argent) qui passe avant son amour pour Marianne.

Question 86 - Pourquoi est-il dit que l'avarice fait perdre à l'avare son humanité ?

L'humanité est traditionnellement définie comme ce qui s'oppose à l'animalité ; l'être humain, dans ce cadre, peut se concevoir comme un être qui aspire à la liberté. En considérant l'Autre comme nécessaire à l'expression de l'humanité, on peut aussi dire que l'homme est caractérisé par la vie en société - et les compromis que cela implique -.

L'amour inconditionnel de l'avare pour le fait de posséder de l'argent le rend, à chaque instant, esclave de son bien. Attaché qu'il est à son "trésor", attentif aux moindres dépenses, il refuse les comforts auxquels il pourrait accéder : repas fastueux, habit élégant, domestiques fidèles. De plus, et c'est ce qui caractérise son avarice (qui n'est pas qu'un refus de prodigalité), il ne répond pas à ses besoins élémentaires. Besoin de se nourrir, de s'habiller décentement - et chaudement -, besoin d'assurer à sa famille une vie "normale". Par là même, il se ferme à toute relation humaine conventionnelle : dans le cas d'Harpagon, tout son temps, toute son énergie, tout son amour sont consacrés à sa cassette. De cette manière, il s'attire l'antipathie voire la rancœur de tous les individus qui l'entourent : ses valets (qui sont constamment soupçonnés de l'avoir volé ; voir I,3), et même ses propres enfants, à qui il refuse le droit de choisir la façon dont ils souhaitent mener leur vie (il veut forcer Elise à épouser Anselme et s'oppose aux projets de mariage de Cléante). Nul doute que s'il avait épousé Marianne, il ne lui aurait apporté aucun amour.

En rompant ainsi avec les relations humaines, et en se rendant esclave d'une de ses possessions, l'avare devient "le valet de son valet" et renonce aux possibilités de la vie ;

cela peut faire dire qu'il perd son humanité.

Donner un exemple du pouvoir de l'argent. (Acte II, Scène 5)

Dans cette scène, Frosine flatte Harpagon à multiples reprises sur son apparence, comme dans les citations suivantes : « Jamais je ne vous vis un teint si frais » (p.51), « Ah! Que vous lui plairez! » (p.59), et le rassure sur les goûts et les habitudes financière de Marianne, avant de lui demander de l'argent pour payer un procès: « Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. » (p.59). Le besoin d'argent rend donc Frosine servile, obséquieuse, dans un but intéressé. L'argent possède donc un pouvoir de perversion, qui pousse les personnes nécessiteuses à dire ce que les détenteurs d'argent veulent entendre en espérant obtenir une rétribution.

Quelle réflexion sur le thème de l'argent vous inspire d'une part le fait qu'au XVIIe le vol est puni de mort et d'autre part le souhait du commission page ? (Acte V, Scène 1)

Partie 1 :

De nos jours, la peine de mort est abolie, en France. La peine la plus forte, la réclusion criminelle à perpétuité, n'est prononcée que pour des crimes dont l'atrocité dépasse l'entendement. Au XVIIe siècle, lorsque le vol entraînait le coupable à pénétrer dans le domicile de la victime, la justice pouvait alors prononcer la pendaison. Ceci nous montre que les biens, la possession, se hissaient dans les esprits au même niveau que la vie, dont l'importance apparaissait comparable. L'argent exerçait sa domination ; et cela se ressent de deux manières : un crime lié à l'argent entraîne la perte de la vie, et cela parce que la justice reposait entre les mains des riches. En effet, les peines prononcées étaient si lourdes parce que ceux qui possédaient ne pouvaient pas supporter qu'on leur enlevât l'élément qui faisait leur pouvoir. Les pauvres n'avaient d'autre choix que de subir la justice des riches. L'argent domine dans les esprits et permet la domination à ceux qui le possède.

Page 101, le commissaire fait le souhait d' « avoir autant de sacs de mille francs qu'[il a] fait pendre de personne ». Ce désir confirme la réflexion précédente : l'argent à plus d'importance que la vie. Le commissaire ne ressent aucun scrupule, aucun remord à faire tuer une personne et éprouve même le regret que cela ne le rende pas riche. L'obsession de l'argent est présente dans tous les esprits.

Partie 2 :

La valeur qu'on accorde à l'argent n'est pas constante au fil de l'histoire : outre l'aspect purement économique de l'inflation des valeurs, il est intéressant de relier sociologie et *superadditum* de l'argent. En effet, si on se place au XVII^{ème} siècle, la société est organisée selon les trois ordres : Noblesse, Clergé et Tiers État. L'ancien Régime assure en premier lieu à la noblesse une reconnaissance, et l'argent suit à travers les lois

sur la noblesse vénale. Le Clergé a, à cette époque, subi les réformes de Luther et Calvin qui ont créé deux Églises protestantes, en écho, entre autres, au scandale des indulgences qui consistaient à faire « racheter » leurs péchés aux croyants, et qui a permis au Vatican de construire l'église Saint-Pierre de Rome. Quant au Tiers-État, d'abord privé de ressources et de reconnaissance, il a, grâce à la croissance économique, enfanté au fil des siècles d'une classe bourgeoise ayant subi le procédé inverse de la noblesse : fondant sa réussite sur l'accumulation des richesses, elle s'est bientôt organisée en cartels contrôlant chaque corps de métiers. Ainsi s'est aussi installée une vénalité bourgeoise, comme celle des offices de judicature, ne permettant l'accès à une place de commissaire ou de juge que par la transmission vénale (i. e. rachetée ou cédée) dudit titre.

Un des principaux points de vue à adopter sur l'argent à une telle époque est une réflexion sur la légitimité : dans une société encore basée sur la Bible, il ne faut pas oublier que la loi constituante est celle de la propriété inaliénable. L'argent est alors une nouvelle forme de propriété : si les nobles étaient depuis toujours de grands accumulateurs terriens, la place importante nouvellement accordée à l'argent en a fait une ressource impalpable, et l'argent a vite gagné un potentiel beaucoup plus grand que la terre. C'est d'ailleurs la terre qu'on convertit en bien et non l'inverse.

Ainsi le vol, même s'il est puni par la Bible, pourrait aussi, selon elle, être pardonné par la victime. C'est d'ailleurs la réflexion proposée par Saint Augustin, qui, lui, donne toute légitimité au vol nécessaire à la survie. Cependant le vol crée toujours un conflit d'intérêt, et, malheureusement, la classe forte de l'ancien Régime est bien incapable de reconnaître le droit des pauvres de vivre. On remarque alors que dans les deux parties, c'est un véritable rapport de la vie à l'argent qui s'orchestre : si Harpagon « se meurt » sans sa cassette, le pauvre ne peut survivre qu'au dépend d'un argent qui lui fait trop souvent défaut. La loi de pendaison du voleur apparaît alors comme la victoire d'une considération bien futile et plus basée sur l'avarice d'une bourgeoisie dominante que d'une vraie soif de justice.

Le propos prêté au Commissaire dans la pièce de Molière est intéressant à plusieurs niveaux : alors que la première partie de la réplique pose le caractère d'un commissaire un peu bonhomme et fier de sa carrière (« Je sais faire mon métier, Dieu merci. »), la seconde possède une portée plus profonde. En effet le commissaire voudrait « avoir autant de sacs de mille francs [qu'il a] fait pendre de personnes ». D'un point de vue purement comique, la pensée du commissaire manque sincèrement de finesse : pour insister sur le nombre d'arrestations, il aurait été bien plus intéressant de considérer une richesse basée sur des pièces de dix francs que sur des « sacs de mille francs ». La remarque est ensuite vraiment méprisante pour les voleurs, sans distinction de cas et sans tolérance (qualités qu'un homme de loi devrait, semble-t-il, posséder). A un autre niveau de réflexion, on remarque que Molière crée une nouvelle contradiction dans le propos du commissaire, avec le fait qu'il prétende à de l'argent pour avoir puni des crimes contre l'argent. Et toucher mille francs par tête de voleur ne serait-il pas un vol?

L'Argent, Zola

Question 1 - Chapitre I - Typologie des comportements à la bourse.

- Le joueur jouant au hasard : Amadieu et son « fameux coup sur les Mines de Selsis ». En effet il investit toute sa fortune sans aucun calcul et gagne miraculeusement, ce qui fait de lui un homme respecté à la Bourse, et ce respect est significatif du comportement « magique » que beaucoup entretiennent avec l'argent, transférant sur la personne les propriétés positives de l'argent.

- Le haussier : spéculateur jouant à la hausse c'est-à-dire achetant des titres à bas prix et misant sur une augmentation du cours de ces titres. C'est généralement un joueur passionné, jouisseur voire vantard qui a horreur des calculs rationnels. Ex : Pillerault.

- Le baissier : spéculateur jouant à la baisse c'est-à-dire vendant ses titres à un prix élevé et misant sur une baisse du cours du titre pour le racheter ensuite. C'est un joueur sobre, de froide logique, joueur mathématique qui commence à vendre lorsque le prix de l'action est de beaucoup supérieur à la valeur réelle de la société. Ex : Gunderman avec les titres de l'Universelle.

- Le joueur au comptant : joueur réalisant des opérations sur une seule séance de Bourse et n'engrangeant par conséquent que de modestes bénéfices. Cependant ces petits bénéfices sont quotidiens et sans risques. Ex : le capitaine Chave.

Question 10 - Quelles réflexions sur le thème de l'argent vous inspire le cas de Jordan ?

Le personnage de Jordan a pour trait particulier dans ce roman, le dégoût de la spéculation, voire même la peur de la Bourse. Il refuse de se prêter à toute opération boursière, bien qu'il soit en grandes difficultés économiques et qu'il en ait l'occasion. Par là, il évoque différentes réflexions sur le thème de l'argent :

Peut-on établir un lien entre jeunesse et argent ? Dans les œuvres étudiées, il semblerait que la fortune ne puisse être sans l'expérience (ex : Harpagon / ses enfants, Gundermann et Saccard / Jordan) et même, Maxime, semblant déroger à la règle par sa jeunesse, se détache par l'impression qu'il laisse d'avoir tout vu, tout fait dans l'excès.

Quelle place donner à l'argent dans nos chaînes téléologiques ? Jordan, lui le considère bien comme pur moyen : il ne prend l'argent que pour ce qu'il va lui permettre d'obtenir (ses meubles, rendre sa femme heureuse, payer ses dettes) et ne cherche aucunement à le thésauriser. Ainsi, Jordan place l'amour et l'art (la littérature) au-dessus de tout et surtout au-dessus de l'argent, qui a causé la mort de son père. Jordan s'oppose ainsi à d'autres personnages comme Saccard qui finissent par oublier leurs buts véritables pour placer l'argent à leur place (thème de l'argent comme un but et non un moyen).

Le lien entre Être et Avoir. Jordan, a peu (quelques meubles, sa femme et la littérature) mais est heureux. Mais quand les problèmes surviennent, l'argent est le bienvenu pour sauver son ménage, bien que Jordan ne répugne à demander de l'argent. Ainsi, pour Jordan, on peut être heureux avec très peu d'argent, juste ce qu'il faut pour survivre. L'équilibre que recherche ce personnage semble idéal mais un peu utopique (et c'est, bien entendu, à la surprise générale que Zola fait triompher la littérature, incarnée par Jordan, face à l'argent et la spéculation en écrivant la réussite de celui-ci grâce à ses œuvres, à la fin du roman).

Les pratiques économiques et comment l'argent doit-il être gagné ? Pour Jordan, l'argent doit être gagné sous forme de salaire, en échange d'un travail concret. Il ne peut accepter l'idée de demander, se faire prêter : c'est sa femme qui le fera pour eux, quand cela deviendra inévitable. Jordan se rapproche ainsi de Mme Caroline qui ne peut supporter de gagner de l'argent sans aucun effort, par pure spéculation . Et s'oppose à Saccard, qui ne jure que par la spéculation, laissant l'argent travailler lui-même. Ou encore à Mme de Beauvilliers et son patrimoine financier, à Harpagon et son épargne démesurée et à Cléante et ses emprunts.

Question 12 - Qu'est-ce que Saccard attend de l'argent ? Pourquoi le type d'activité à entreprendre pour gagner de l'argent semble-t-il indifférent ?

Pour Saccard, l'argent est véritablement "la clé de tous les grands ressorts" (Molière, L'école des femmes). Pour lui, l'argent, sous quelque forme qu'il soit, d'où qu'il vienne, doit être le support de projets titanesques ; ces projets doivent lui permettre de devenir aussi puissant qu'il le désire. Ce n'est pas la façon de gagner de l'argent qui l'attire, pas plus que l'argent en soi, c'est ce qu'il peut faire de l'argent, et ce que l'argent peut faire de lui, dans sa dimension sociale.

Au début du chapitre II, après sa faillite, il songe à devenir le gérant la fortune de la Princesse d'Orviedo. Les trois cents millions sont là, il n'a plus qu'à "les faire fructifier" (p.85) en les plaçant en Bourse, et à mener à bien les projets de la Princesse, devenus siens après un mariage, une "association" entre eux deux ; il espère ainsi devenir "le roi de la charité, le Dieu adoré de la multitude des pauvres" (p.85).

Après le refus de la Princesse, il "s'empare" du projet de Hamelin ; l'ingénieur a des idées, il connaît les contours de la Méditerranée. L'idée d'un développement de ces régions a tout pour exalter Saccard : c'est un projet grandiose, qui peut faire de lui, s'il réussit, un adversaire de taille face à Gundermann : "on se rendrait maître du marché, on conquerrait le monde" (p.118). Le seul moyen de trouver de l'argent pour cela est de fonder une maison de crédit et de se lancer en Bourse ; c'est ce qu'il fera, concrétisant un projet qui, sans lui, n'aurait probablement jamais vu le jour.

Question 22 - p 124/125 - Relevez une situation où tout est monétarisé et une situation où ce n'est pas le cas.

Ce passage du texte se concentre sur les relations amoureuses, avec une opposition entre deux « modèles », et leurs liens avec l'argent.

La famille de Mazaud est tout sauf monétarisée : s'ils sont riches, cet argent apporte surtout un confort matériel, mais n'est pas au cœur de la relation. C'est principalement le bonheur qui transparait, à travers un mariage d'amour, heureux, la fidélité de Mazaud (ou presque...), les enfants aimés, etc. On remarque d'ailleurs une sorte d'idéalisation de cette famille, qui permettra de montrer les ravages de l'argent, au moment de la chute de l'Universelle, et du suicide de Mazaud, qui rompt cette harmonie.

Au contraire, la mention de Germaine Coeur, entretenue par Jacoby, et qui fréquente plusieurs boursiers, est une marque de la monétisation des rapports sociaux. Elle a toujours été avec des boursiers, qui préfèrent cette situation à la passion, préfèrent garder l'esprit libre, « payant l'amour comme le reste ». Pour les boursiers, tout s'achète, y compris les relations amoureuses, et les sentiments sont donc exclus, remplacés.

Zola, à travers une opposition presque caricaturale, nous montre deux facettes de l'argent, et de son influence sur l'Homme, entre simple outil au service du bonheur et raison de vivre qui supplantent les sentiments.

Question 27 - p.125 à 137 - Quel usage Gundermann fait-il de l'argent gagné à profusion ? Pourquoi Saccard ne peut le comprendre ? Comment les analyses que Simmel fait de la relation des juifs à l'argent éclairent-elles le comportement de Gundermann ?

Gundermann, malgré sa richesse colossale, n'utilise son argent que pour entretenir son hôtel et sa famille. Contrairement à Saccard, pour qui l'argent est un moyen d'accéder au plaisir, au pouvoir et à la puissance, Gundermann se considère uniquement comme un "marchand d'argent". Certes Gundermann veut être le meilleur, mais son but n'est pas d'amasser de l'argent en grande quantité : il désire juste accomplir son travail du mieux qu'il peut.

Saccard, quant à lui, veut obtenir le maximum d'argent pour obtenir non seulement la richesse elle-même mais également le pouvoir et le respect. Son idéal est donc l'opposé de celui de Gundermann, d'où l'incompréhension de Saccard à son égard.

D'après Simmel, cela peut s'expliquer par le fait que Gundermann soit juif : en effet, il ne peut prétendre à occuper un haut rang politique voire social si ce n'est via l'argent de par son status d'étranger, la puissance apportée par l'argent ne lui est donc d'aucune utilité. Néanmoins, ce même status lui permet d'avoir comme spécialité le maniement de l'argent : il est donc logique qu'il soit le meilleur, même si ses intérêts sont tout à fait différents de ceux de Saccard.

Question 62 - Chapitre VIII - Dans quelles contradictions les Hamelin sont-ils plongés ? Comment Mme Caroline résout-elle ses contradictions ?

Lorsque les Hamelin se rendent compte du million en leur possession obtenu à la Bourse suite à Sadowa, ils craignent l'immoralité de ce gain extravagant « pêché dans les eaux troubles de la Bourse » car cela entre en contradiction directe avec leur principe de rémunération légitime. Pour eux, seul un travail honnêtement accompli peut être source de revenu. Ainsi, les potentiels millions annoncés par Saccard, acquis par le simple jeu bousier, sans effort de leur part, et donc sans mérite selon eux, suscitent leur mauvaise conscience.

Pour résoudre ses contradictions et se disculper, Mme Caroline reprend l'argument de la majorité : tout le monde joue en bourse. Il n'y a alors aucune raison justifiant le devoir d'exclusion des Hamelin de ce tout, de cette société.

Question 69 - Chapitre IX – Comment sont présentés les rapports entre l'argent et la religion ?

Zola présente ici la religion comme au service de l'argent. En effet, en se parant d'une image catholique, la Banque Universelle espère ramener à elle tous les chrétiens. D'autre part, il y a un affrontement financier entre deux banques que Zola désigne par leur religion : « un autre projet, [...] celui de la transformation de l'Universelle en une banque catholique, [...] destinée à écraser [...] la banque juive » (p.337). Il est néanmoins vrai que l'Universelle s'est fixée des objectifs chrétiens, notamment celui que tout le monde connaît mais dont personne ne parle : le déplacement du pape à Jérusalem. D'autre part, Zola mêle l'argent à la religion en lui attachant des termes religieux. En effet, ce champ lexical est omniprésent en page 338 : « espoir », « gratitude », « dieu » pour parler de Saccard, « bénédictions », « une heure de foi »... A cela s'entremêlent toutefois les interdits de la religion, il est alors question dans les mêmes phrases de richesse, de désir de puissance, de démesure, en un mot, de la débâcle qui se profile. L'argent et la religion existent donc ensemble, à la fois inséparables, et opposés.

Question 98 - Chapitre XII – Quelles sont les caractéristiques de la société d'avenir rêvée par Sigismond (p 493 à 496)? Quels sont les effets escomptés d'une société sans argent ? Quels sont les points communs et les différences avec le tableau fait par Hamelin de l'Orient où les capitaux de l'Universelle ont été injectées (p 289 à 291) ?

La société d'avenir rêvée par Sigismond a pour caractéristiques principales d'être juste et heureuse. Il veut pour cela faire reposer la société sur le travail et la coopération, en supprimant l'argent, source selon lui de toutes les inégalités et injustices.

Dans une lettre adressée à Madame Caroline, Hamelin décrit le développement qu'a entraîné l'apport des capitaux de l'Universelle en Orient, et celle-ci rejoint la vision de Sigismond : par l'éducation, le travail, cette région s'est humanisée.

Néanmoins les deux personnages se distinguent par le fait que pour Hamelin, ce développement provient des investissements, tandis que dans la vision idéale de Sigismond, tout repose sur l'effort fourni par chacun pour le bien commun.

Quel est le réquisitoire de Saccard contre les juifs ? Comparer sa façon d'aborder la question à la relation des juifs à l'argent et celle de Simmel. (p131)

Le réquisitoire de Saccard contre les juifs révèle un antisémitisme profond. Son racisme envers ceux-ci s'exprime d'une part, par son comportement, en effet, Saccard éprouve du dégoût rien qu'à l'idée de toucher un juif comme l'exprime cette phrase : « l'idée du moindre contact l'emplissait de dégoût et de violence » et d'autre part, par ses mots notamment dans son réquisitoire. En effet, dans celui-ci, Saccard reproche aux juifs d'être un peuple sans patrie, sans territoire ni dirigeant, qui par ce manque d'unité, parasite les autres nations. De plus, il leur reproche d'exercer, pour la plupart d'entre eux, un métier d'argent avec la phrase : « est ce qu'il y a des juifs paysans, des juifs ouvriers ? ». De cette façon, Saccard affirme que les juifs ne travaillent pas, mais qu'ils profitent du travail des autres.

Ainsi, Saccard éprouve une haine profonde envers les juifs, justifiant leur attrait pour l'argent par leur fainéantise à exercer un métier manuel qui s'avère généralement fatigant mais aussi par leur faculté à manipuler les chiffres avec aisance, atout qui selon lui, est propre à ce peuple.

En revanche, Simmel a une vision très différente concernant la relation entre les juifs et l'argent. Pour lui, les juifs constituent un peuple, qui souffrant du manque de tolérance religieuse, a été contraint à se déplacer très souvent. C'est d'ailleurs par cette raison qu'il justifie le fait que les juifs exercent très souvent un métier en rapport avec l'argent car l'argent selon lui, a l'avantage d'être le seul bien transportable avec la phrase : « rapport médiatisé par l'argent, en premier lieu à cause de sa facilité de transport et d'usage au-delà des limites de groupe » (p263).

Dégagez comment le comportement de Dejoie peut alimenter trois axes de la réflexion sur l'argent. (p245)

Le comportement de Dejoie peut alimenter trois axes de la réflexion sur l'argent.

Tout d'abord, Dejoie a besoin d'argent pour marier sa fille, il considère donc l'argent comme un besoin, une nécessité pour faire le bonheur de sa fille.

Ensuite, Dejoie est tombé dans le cercle vicieux de la spéculation boursière, il en veut toujours plus, il ressent l'argent comme un engrenage: économie, action, profit des actions... L'argent est devenu vital pour lui: « il ne vivait plus que pour l'émotion joyeuse de voir monter ses actions » (p.245, l.3).

Pour finir, il est en admiration devant le dieu de l'argent, Saccard, qui prône la philosophie de l'argent, « le dieu dans le secret du sanctuaire » (p.245, l.7). L'argent est donc pour Dejoie objet de culte.

Ce comportement révèle l'argent à la fois comme besoin, comme dépendance, comme religion, comme valeur suprême, sacrée.

Dans quelles contradictions les Hamelin sont-ils plongés ? Comment Mme Caroline les résout-elle ? (p317 à 319)

Partie 1 :

Les Hamelin sont d'honnêtes gens, soucieux du bonheur et du bien-être des autres, qui construisent un honnête projet, celui de vouloir accélérer la croissance du proche orient, mais sont contraint d'utiliser la spéculation pour arriver à leur but, et donc d'accepter de gagner de l'argent au détriment de petits spéculateurs ; ce qui est en contradiction avec leur principes. En effet, ils ne peuvent récolter une somme d'argent conséquente pour mener à bien leur projet, uniquement par le travail et par l'épargne des clients de l'Universelle ; ils doivent utiliser le jeu. Ils sont donc partagés entre la joie de gagner de l'argent et la honte que celle-ci provienne de la spéculation. Mais Mme Caroline relativise cependant et se persuade qu'ils ne peuvent refuser cet argent ; l'intelligence de son frère étant ainsi enfin récompensée.

Partie 2 :

Le passage se situe dans la partie charnière du roman, celle où le succès de l'Universelle est indéniable, et où le lecteur et certains personnages informés sont conscients des risques encourus par tous les adjutants. Le caractère changeant de Saccard est un bon indicateur de la progression de la folie boursière dans l'œuvre : il est ici totalement excité par la tournure que prend le projet, presque écumant d'une soif de pouvoir grandissant au fur et à mesure que l'action l'abreuve.

Dans cette scène est présent le trio des personnages principaux : Saccard, Caroline et Hamelin, et Zola nous met face à une triangulation de caractères : Saccard, le taré génétique, Hamelin, l'ingénieur rêveur, et Mme Caroline, humaine et sensible. Ce triangle est utile à Zola car il lui permet de créer une délibération à trois parties, principal objet du passage, et où le rôle de chacun est fixé dès les premières lignes, rôle quasiment allégorique puisque leur caractère se trouve réduit à un comportement saillant : Saccard incarne la folie boursière, voyant « monter comme un astre, incendier l'horizon de la Bourse, ce cours triomphal de trois mille francs »; Mme Caroline fixe sa position de médiateur, entre rêve et réalité, par une réplique courte, analyse simple et concise du comportement de Saccard : « C'est fou! »; Hamelin enfin montre son pragmatisme d'ingénieur en donnant son analyse rationnelle de la situation : « Dès que le cours aura dépassé deux mille francs, toute hausse nouvelle deviendra un danger ».

Si ce passage est une délibération, celle-ci se veut largement déséquilibrée : les premières lignes citées sont en effet le seul et unique moment où les trois personnages expriment tour à tour leur point de vue. On a affaire à une monopolisation de la parole par Saccard, qui par trois fois coupe la parole à Hamelin, dans un flot ininterrompu de spéculations optimistes de joueur fou et prolix.

L'argumentation mise en place par les personnages fait partie intégrante du projet naturaliste : alors que le triangle est enfermé dans une bulle sociologique et factuelle, Zola y « lâche » une contradiction, et se place en expérimentateur observant les

réactions de chacun. A la contradiction générique des caractères se superpose donc une contradiction contextuelle, celle du détachement entre situation financière réelle et hausse totalement artificielle du cours de l'Universelle. La contradiction provoquée qui permet la délibération est en fait induite par le moral des personnages, et s'inscrit donc dans le plan logique de l'expérience zolienne : c'est celle du *Quid agere?*, « Que faire? ». Le dilemme est celui de la liquidation des actions ou de la persévérance dans la spéculation. La portée des actes de Mme Caroline et son frère est cependant plus grande qu'il n'y paraît : s'ils continuent à espérer la hausse et à suivre Saccard, ils entrent dans un cercle vicieux de spéculation qui ne peut que déboucher sur le risque de tout perdre; en revanche, s'ils vendent leurs actions, c'est Saccard qui entre dans le cercle vicieux de la vente et de la baisse, par le jeu des sphères d'influence de la Bourse. La situation semble alors complètement bloquée, et c'est le rôle de ce dialogue de la faire avancer, dans un sens ou dans un autre.

Cependant dès le début, c'est Saccard qui domine les deux autres, mais cette domination est seulement le résultat de sa folie, véritablement imprégnée en lui, conformément à la théorie de l'hérédité dont toute la série des Rougon-Macquart fait l'objet. En effet Saccard est aliéné par sa conquête de la Bourse à tel point que toutes les réflexions concernant la spéculation vont pour lui dans un seul sens, et sont rendues évidentes : il faut hausser et parier davantage. Sa folie est très bien illustrée par la surenchère qu'il fait : le triangle de personnages est en crise face à une décision, et lui ne trouve rien de mieux que de mettre sur le tapis l'achat d'autres actions, après une nouvelle hausse artificielle du capital de l'Universelle. Cette façon de faire, inverse du « demander beaucoup pour avoir un peu moins », prend toute interaction sociale à rebrousse-poil : c'est un acte de démence.

Pour arriver à ses fins, Saccard se montre particulièrement manipulateur, dans le sens où il use de sa situation d'ami avec Hamelin et Mme Caroline. Il procure une atmosphère totalement détachée du réel, totalement déraisonnée et va jusqu'à faire rire les deux autres sur une plaisanterie antisémite, à laquelle ils n'auraient jamais ri d'ordinaire. Il étale devant les deux frères et sœur ses calculs sur leurs actions, « avec une pétulance d'écolier ». C'est bien là la même faculté calculatoire qu'un Harpagon, obligé cependant de prendre une feuille et un crayon, les siècles ayant quelque peu compliqué les comptes d'argent. Finalement, Saccard assène le coup final en annonçant que l'investissement des Hamelin vaudrait neuf millions de francs quand l'Universelle aurait monté à trois mille. C'est un véritable stratagème sophistique : admettre l'objet-même du débat pour démontrer un résultat qui plaise à l'interlocuteur. Coupant nette la discussion, il se lance ensuite dans le calcul de ses propres intérêts – faisant cela seulement par jouissance des chiffres car on n'imagine pas une seconde qu'il ne l'ait déjà fait – avant de partir.

Restent Mme Caroline et son frère, et l'atmosphère retombe avec un calme sensible dans l'écriture. Cependant l'emprunte du dialogue reste, et chacun fait le bilan à sa façon : Hamelin, bon ingénieur, analyse les faits pour son compte et conclut qu'il peut continuer à acheter, évitant le problème moral en s'assurant de son innocence; Mme Caroline, dans sa sensibilité, se trouve face à la dernière contradiction, morale celle-ci. En effet, continuer le jeu de la Bourse, c'est faire confiance à l'entreprise de son frère et au talent boursier de Saccard, mais vendre serait tellement plus raisonnable et tellement plus fidèle aux principes qui font son être. Alors, elle résout le dilemme en penchant du côté de la Bourse, du côté du fou, et non sans remord, car ce que Saccard fait passer pour

de l'évidence et de la maturité réfute en elle la conception relativiste qu'elle avait de la vie.

Ce passage, expérience microscopique dans le milieu créé par Zola, donne raison à Saccard, mais même l'auteur semble accorder ce résultat à contre-cœur : Est-ce le fou, l'aliéné, qui, exalté par la promesse de la victoire, déblatère des évidences hypothétiques comme l'aurait fait un Sophiste, qui doit à chaque fois vaincre la raison par le poids du profit personnel plutôt que par celui de la morale?

Quel est le statut de l'argent pour Saccard ? (p329 à 331)

Grâce à un coup audacieux réussi à la Bourse, Saccard parvient à amasser beaucoup d'argent. Chose qu'il attendait depuis longtemps, non pour avoir de l'argent et l'accumuler comme l'avare mais pour le dépenser, se donner en spectacle et jouir de la puissance de l'argent. C'est une manière pour lui de se sentir grandi.

Pour Saccard, l'argent est synonyme de pouvoir « c'était la vraie royauté de l'or » (p 329). Et donc, l'argent lui permet d'assouvir sa volonté de puissance. Selon lui, l'argent lui permet de détrôner Gundermann et de diriger Paris « Jamais il n'avait senti Paris vaincu si humble à ses pieds ». L'argent est également signe de liberté pour lui, il peut alors faire ce qu'il souhaite. Il va jusqu'à payer Mme de Jeumont deux cent mille francs pour paraître à son bras.

Comment sont présentés les rapports entre l'argent et la religion ? (p337/338)

Dans ce passage, l'argent et la religion apparaissent comme complices. En effet, la religion est un outil pratique pour Hamelin puisque la transformation de l'Universelle en une banque catholique favoriserait la rentrée d'importants capitaux, en « s'appuyant sur les intérêts chrétiens du monde entier ».

Ainsi, l'opposition entre la banque juive et la banque catholique comme principales rivales du monde de la Bourse accentue cette forte corrélation entre l'argent et la religion.

Au final, l'argent et la religion semblent entretenir des rapports très étroits : les banques s'appuient sur la religion afin d'acquérir de nouveaux capitaux, et réciproquement le triomphe d'une banque influe sur le triomphe de la religion qu'elle représente.

Pour finir, cette forte relation argent/religion semble toutefois très surprenante dans la mesure où le catholicisme se présente de prime abord comme hostile à l'argent.

En quoi Gundermann est-il un « joueur mathématique » ? (p344/345)

Gundermann apparaît comme étant un « joueur mathématique » plutôt qu'un « joueur passionné ». Certes, il passe ses journées à travailler avec l'argent mais il n'éprouve pas une véritable passion pour la Bourse. Il ne s'y rend pas, et n'envoie pas non plus de représentant officiel. Sa sérénité apparente envers cette activité pourtant très peu monotone pourrait s'expliquer par le fait qu'il connaît la méthode pour réussir.

En effet, Gundermann voit dans la Bourse un système qui répond à des règles. Celles-ci reposent sur la logique et la raison. Selon lui, « il y a une valeur maximum qu'elle [l'action] ne doit raisonnablement pas dépasser ; et dès qu'elle la dépasse, la hausse est factice, [...] la sagesse est de se mettre à la baisse, avec la certitude qu'elle se produira ». Gundermann n'agit donc pas sur des coups de têtes comme peut le faire Saccard. Il semble savoir quel chemin suivre pour triompher. Sa certitude provient d'un raisonnement mathématique, qui ne peut donc être faussé. Il se met donc à la baisse car il sait que le succès de Saccard est éphémère. Il est convaincu qu'il ne peut en être autrement car il ne spéculé pas selon ses humeurs mais il se base bien sur des critères rationnels, d'où son titre de « joueur mathématique ».

Quelle affinité particulière y a-t-il entre l'argent et l'imagination ? (p402)

L'argent tout comme l'imagination a le pouvoir de se déconnecter totalement du réel, ils s'affranchissent alors de tout rapport à la raison, comme le dit Zola « Mais il avait toujours été l'homme d'imagination, voyant trop grand, transformant en poèmes ses trafics louches d'aventurier ». Dans ce passage nous voyons que Saccard ne considère plus ses millions comme de l'argent mais comme des bataillons, Zola parle même de « rêves extravagants de conquête », et de plus il ne voit même plus que sa perte est quasi programmé car au moindre problème sa banque explose. Or dans le monde des affaires la raison est nécessaire sur le long terme, on trouve la manifestation de cela dans *L'Argent* ainsi à la fin l'imagination de Saccard est balayé par la froide raison de Gundermann.

Dans quel vocabulaire est pensée la tourmente boursière ? Quelles conséquences en tirer concernant le statut de l'argent ? (p456)

Le chapitre 11 passe en revue les malheurs immenses qui résultent du krach financier de l'Universelle. Mme Caroline est le personnage central de ce chapitre : c'est grâce à elle que nous découvrons une à une les différentes histoires désastreuses, la déchéance des différents personnages qui ont cru au succès de Saccard et qui ont culbuté avec lui au fond de l'abîme. Ce cortège de malheurs est rapproché, à la fin du chapitre de la fin du Second Empire lui-même comme le montre la dimension apocalyptique que prend l'événement.

Au travers de Mme Caroline, la tourmente boursière est alors pensée dans un vocabulaire très péjoratif de la pauvreté et de la désolation depuis la faillite de l'Universelle. Zola donne un caractère fatal à cette faillite qui touche une grande partie des protagonistes.

De ce passage ressort le rôle majeur de l'argent dans la société. Par conséquent, cet argent apparaît comme omnipotent et capable de contrôler le destin de chacun des personnages. On peut tout d'abord lui attribuer le pouvoir du bonheur. En effet, après le krach financier de l'Universelle, chaque personnage est rendu malheureux et totalement dépourvu. De plus, l'argent a aussi indirectement un pouvoir de mort, que l'on retrouve à travers le suicide de Mazaud. Ainsi, l'argent a donc un statut incontournable dans la société.

Philosophie de l'argent, Simmel

Question 2 - Section I - Décrivez le processus auquel renvoie le couple moyen/fin. Pourquoi ce processus ne peut rendre compte de l'idée qu'on se fait de l'action divine (p 238 à 244)?

Le couple moyen/fin renvoie à une action téléologique, c'est-à-dire dirigée intentionnellement pour atteindre un but. Au cours d'un tel processus, trois étapes distinctes sont présentes : une intention apparaît dans l'esprit d'un homme, qui le conduit à mettre en œuvre des moyens intermédiaires pour contourner les obstacles l'empêchant d'atteindre sa fin ultime, son but.

Ce processus ne peut rendre compte de l'action divine car selon Simmel, « Pour Dieu il ne peut y avoir de fin, puisqu'il n'y a pas de moyen ». En effet un Dieu ne rencontre aucun obstacle, son action est directe, intemporelle, il n'a donc pas besoin d'intermédiaire – le moyen - entre sa volonté et la réalisation de celle-ci. L'action divine ne peut donc tenir d'un tel processus.

Question 5 – p.244 - Commentez "Il n'a aucun rapport de contenu avec la fin particulière qu'il nous aide à atteindre". Donnez un exemple pris soit dans L'Avare soit dans L'Argent.

Pour Simmel, "l'argent n'a aucun rapport de contenu avec la fin particulière qu'il nous aide à atteindre" dans le sens où il est complètement éloigné de la fin auquel nous destinons son utilisation. En effet, l'argent est le moyen absolu : contrairement aux autres moyens, qui tentent de se rapprocher le plus possible du but final, l'argent en est totalement détaché, devenant universel dans sa neutralité. Cette neutralité permet à l'argent de devenir le moyen le plus facile à utiliser : il suffit d'avoir de l'argent pour arriver directement à la fin souhaitée, sans intermédiaire. Ce détachement face aux fins est notable dans les œuvres étudiées, par exemple dans *L'Avare* : en effet, Cléante se représente l'argent comme un moyen d'obtenir des nouveaux vêtements et accessoires, tandis qu'Harpagon le voit comme un placement afin de récolter des intérêts.

Question 9 – p. 250 – Pourquoi les sommes engagées par un banquier et celles engagées par le client ont une valeur différente ? Prenez un exemple dans

L'Argent.

La différence vient d'une différence de perception de la valeur de l'argent. Seul l'argent du client a valeur de moyen. Il a le choix de son utilisation, et choisit donc d'en déposer à la banque, ou d'emprunter... Cela au milieu de toutes les autres utilisations possibles.

Au contraire, le banquier engage toujours son argent de la même manière, et il ne prend pas valeur de moyen. Il ne possède pas l'éventail de possibilité, ce n'est qu'une quantité, une valeur, qui transite par la banque. L'argent perd pour lui sa valeur d'échange, et devient une marchandise comme une autre.

On peut penser que dans ces transactions, le client a l'avantage : c'est lui qui choisit l'utilisation qu'il fait de l'argent, et il a tout pouvoir de décision. Et c'est lui qui tire le plus grand bénéfice personnel de son argent. Mais en réalité, l'avantage sera toujours au banquier, car c'est lui qui tient le moins à l'argent : il ne représente pas pour lui l'étendue des possibilités échangeables contre l'argent, puisqu'il ne peut en faire qu'une seule utilisation. Et c'est le fait qu'il n'y tienne pas qui lui donne l'avantage sur le client qui tient personnellement à son argent.

Aussi, quand il accorde un avantage, c'est une manifestation de sa supériorité sociale sur le client. Cela s'illustre par le fait que si un client peut demander un geste à son banquier, l'inverse paraît impossible.

La différence est remarquable dans L'Argent, quand Mme de Beauvilliers et Dejoie achètent des actions à Saccard. Pour eux, l'argent avec lequel ils les achètent représente toutes leurs économies et la dot de leurs filles, ils sont donc en position de faiblesse, et viennent demander un service. A l'inverse, pour Saccard, les sommes engagées sont assez faibles, et il domine totalement la situation (il offre un travail à Dejoie).

Question 14 - Section I - Commentez « l'argent impose la possibilité de toutes les valeurs en tant que valeur de toutes les possibilités ».

La fonction monétaire de l'argent consiste à pouvoir être échangé contre n'importe quelle marchandise de valeur équivalente à la valeur d'une somme d'argent, c'est le « vide sémantique » de l'argent. Posséder une somme d'argent offre donc un grand nombre de possibilités en terme de choix. En effet, toutes les marchandises de valeurs équivalentes ou inférieures à la valeur de la somme sont accessibles. Ainsi, l'argent permet de tout acheter et offre la possibilité de toutes les valeurs, cependant, cela dans la mesure de la valeur de la somme.

Par conséquent, la valeur de l'argent n'est pas uniquement la valeur des marchandises puisqu'à la valeur des marchandises s'ajoute la valeur de la liberté de choix, qui est la possibilité de toutes les valeurs. Une somme d'argent de valeur équivalente à la valeur d'un objet semble donc en fait avoir une valeur plus élevée que ce dernier. La valeur originale de l'argent, qu'il ne partage pas avec un objet quelconque, apparaît ainsi

comme étant principalement la valeur de cette liberté de choix, la valeur du fait que toutes les possibilités soient offertes. De cette façon, en tant que valeur de la liberté offrant toutes les possibilités, l'argent impose la possibilité de toutes les valeurs de marchandises, et ainsi de la possibilité de toutes les marchandises.

Question 28 – p. 306 à 308 - Qu'est-ce qu'un cynique, au sens moderne, au sein de la culture monétaire ?

Le cynique de l'école philosophique de l'antiquité se présentait surtout comme un modèle contestataire, qui ne se laissait influencer par personne, il se disait libre et n'avait pas d'attachements particuliers. Le cynique, au sens moderne est un personnage qui met toutes les valeurs au même niveau dans le sens où seule la valeur boursière des choses l'intéresse. En effet, le cynique aime montrer que tout bien ou marchandise hautement estimée (par exemple une luxueuse maison) peut être rabaissée au niveau le plus bas car ils sont convertibles en argent et l'argent possède la capacité à uniformiser les valeurs. Au sein de la culture monétaire le cynique se distingue donc en développant une mentalité moqueuse à l'encontre des biens et des marchandises car ils ont tous un prix sur le marché et le prix est bien plus important que le bien qu'il représente. Par exemple aujourd'hui les sportifs de haut niveau ont une valeur convertissable en argent et c'est dans ce genre de brèche que le cynique s'engouffre pour se moquer du fait que l'on vend tout (des sportifs pour l'exemple précédent) comme on vendrait de vulgaires objets.

Décrivez le processus auquel renvoie le couple moyen/fin. **Pourquoi ce processus ne peut rendre compte de l'idée que l'on se fait de l'action divine ? (p238 à 244)**

Lorsque l'on veut parvenir à une fin, le moyen constitue un maillon d'une action téléologique, (action téléologique = l'intention est dans l'esprit du sujet). En effet, pour atteindre un but, il faut passer par différents moyens.

Tout d'abord, j'ai l'intention de faire quelque chose. Mais avant que j'y parvienne, des obstacles se présentent à moi, que je dois surmonter. Pour cela, j'utilise plusieurs moyens, chacun spécifique à la difficulté que je rencontre, que je choisis en fonction de la nature de l'obstacle. Je me donne donc les moyens d'arriver à ma fin.

Par conséquent, ce processus ne peut rendre compte de l'idée qu'on se fait de l'action divine. En effet, d'après la phrase suivante provenant de la Genèse « Que la lumière soit, et la lumière fut », Dieu n'a même pas besoin d'opérer, il a directement ce qu'il veut. Alors que dans notre monde terrestre, pour que la lumière s'allume (fin) il faut appuyer sur un interrupteur (moyen), dans le monde divin, la fin est directement obtenue par la simple intention de l'obtenir. Le processus moyen/fin n'existe donc pas au sein d'une action divine.

Commentez « Il n'a aucun rapport de contenu avec la fin particulière qu'il nous aide à atteindre ».

Donner un exemple prit soit dans Av soit dans Ar. (p244)

L'argent étant le moyen universel pouvant s'inscrire au sein de toutes les séries téléologiques, il tire de cette universalité une indifférence vis à vis de la fin servi. Ainsi une somme d'argent n'a pas plus de rapport avec une fin qu'elle peut servir qu'avec une autre qu'elle peut servir également. C'est pourquoi Simmel faisant de cette absence de rapport particulier une absence de rapport dit qu'il n'y a aucun rapport entre l'argent et une fin particulière (en réalité il existe tout de même un rapport entre les deux, ce rapport vient du simple fait que la fin particulière est monnayable ou non).

Nous avons la manifestation de cela dans l'Av, en effet l'argent de la cassette peut très bien servir à satisfaire l'avarice d' Harpagon en venant gonfler sa richesse ou au contraire à satisfaire les besoins de Cléante en étant dépenser dans l'achat de différent vêtements. Nous voyons ici qu'une somme d'argent peut servir deux fins antinomiques sans aucun aménagement.

Pourquoi y a-t-il prépondérance du donneur d'argent sur le donneur de marchandise ? (p249)

Il y a prépondérance du donneur d'argent sur le donneur de marchandise. En effet, si les marchandises ne sont pas utilisables tout le temps, comme par exemple celles citées par l'auteur : la fourrure qui ne se porte que l'hiver et le poisson qui est une denrée périssable et doit donc être mangé rapidement, l'argent, lui, n'a pas ces contraintes. C'est ce que Simmel définit comme la valeur spécifique de l'argent : « son indifférence complète envers la particularité de l'objet ou du moment », « sa totale récusation de toute finalité propre », « sa nature abstraite de moyen ». Le détenteur d'argent a donc une « liberté à double face », car il peut choisir aussi bien le moment où dépenser son argent, que l'objet pour lequel il va le dépenser, alors que le détenteur de marchandise à une liberté plus restreinte. Le donneur d'argent peut donc être plus exigeant vis à vis du donneur de marchandise, d'où sa prépondérance.

Qu'est-ce que l'avare aime dans l'argent ?

Harpagon peut-il se reconnaître dans ce portrait ? (p288 à 293)

L'avare considère l'argent comme une fin en soi et non comme un moyen d'acquérir d'autres jouissances : il aime la puissance qui s'en dégage et par sa possession, l'influence et le pouvoir qu'il peut atteindre. Le pouvoir fascinant de l'argent est en lui-même une jouissance.

De plus, l'argent est dépourvu de qualités, il nous est entièrement connu : ainsi celui qui veut posséder de l'argent ne peut être déçu une fois l'argent possédé, il a ce à quoi il s'attendait, son attente (le désir de posséder de l'argent) est pleinement satisfaite.

Enfin, l'avare aime l'argent comme on vénère une idole. Le simple fait de le savoir proche est source de jouissance. Ainsi l'avare ne souhaite pas dépenser cet argent mais le garder toujours auprès de lui, à l'abri et sous son regard bienveillant.

On retrouve les traits de caractère d'Harpagon dans ce portrait puisque le simple fait de contempler sa cassette lui procure du plaisir (les derniers mots de la pièce sont « et moi, retrouver ma chère cassette », montrant bien l'importance capitale de l'argent pour Harpagon). De plus, il ne veut en aucun cas dépenser son argent puisqu'il met tout en œuvre pour le préserver à tout prix (cf acte III sc1).

Pourquoi est-ce une qualité positive que l'argent n'ait aucun caractère propre ? (p252)

Selon Simmel, l'absence de caractère propre pour l'argent est une qualité positive : « l'argent a cette qualité très positive qu'on désigne par un concept négatif : l'absence de caractère ». D'abord, ceci confère à l'argent une certaine neutralité ce qui facilite les échanges. En effet, le vendeur montre plus d'intérêt et d'empressement que l'acheteur à réaliser la transaction, fait qui avec le troc, était invraisemblable puisque c'était « l'acheteur » qui demandait l'échange. De plus, l'argent est neutre dans le sens où il a une place très importante dans la vie de chacune des classes sociales.

Par ailleurs, cette absence de caractère peut également se traduire par une certaine universalité de l'argent, puisque l'argent est un moyen d'échange mondial qui permet à son possesseur d'atteindre n'importe quel but monnayable.

Expliquez la définition de l'homme comme fabricant des outils et s'assignant des moyens. Quelles leçons en tirer quand on réfléchit sur le thème de l'argent ? (p244)

L'homme n'étant pas seulement limité à ses instincts comme le sont les autres animaux, il a la possibilité de se fixer des buts personnels. Il concrétisera ainsi sa volonté à l'aide de moyens, c'est-à-dire d'outils qu'il aura lui-même fabriqués, car ne disposant pas de la toute puissance d'un dieu. C'est ainsi que l'homme peut être caractérisé comme « fabricant des outils et s'assignant des fins ».

Dans ce contexte, il apparaît ainsi très clairement que l'argent représente l'outil, le moyen absolu créé par l'homme : en effet, de par son manque de caractère propre, il peut être le maillon d'une multitude de chaînes téléologiques différentes, autrement dit il permet à son détenteur de parvenir à une fin spécifique parmi de nombreuses possibles.

Distinguer le cynique et le blasé. (p308 à 310)

Dans sa typologie des comportements face à l'argent, Simmel insiste sur les types du cynique et du blasé, caractères qui, sortis du contexte philosophique, ne semblent pas avoir de rapport. Pourtant, selon Simmel, ce sont deux attitudes analogues dans le sens où chacune consiste à ne voir dans les choses qu'une valeur médiocre. Cependant le cynisme est un comportement actif, et le blâsement quelque chose que l'on subit : le cynique a une conception de la société qui veut que tout acte, tout objet ne peut être que

médiocre, et, selon Simmel, il jouit de cette perception provocante, alors que le blasé ne se rend pas compte qu'il transforme son interprétation de la valeur des choses, et souffre de voir un monde si plat et si gris.

L'apport de l'argent dans la réflexion est que cet un formidable outil de mise à plat de la valeur des chose : dans l'esprit de l'homme moderne, la mémoire conserve en premier lieu le nom d'un objet, puis son image et son prix, avant même de considérer son utilité ou l'enjeu de sa possession. Ainsi la consommation en elle-même rend tout un chacun blasé, mais elle est en même temps une drogue qui fait consommer plus. Chaque individu, lorsqu'il ouvre les yeux – du moins symboliquement –, éprouve soit une lassitude et un dégoût de la vie matérielle, ce qui fait de lui un blasé, ou jouit de voir l'incapacité de la consommation à être intéressante, auquel cas il est cynique.

Le problème pour la société est que, si l'argent opère cette polarisation des caractère autour des deux noyaux du cynisme et du blasement, elle se défait elle-même en créant d'un côté des individus indifférents, et de l'autre des individus mal à l'aise, aspirant à un changement profond de leur rapport à la réalité, mais demeurant incapable d'apprécier à long terme les effets de ce changement. Finalement la vie monétaire se base seulement sur l'excitation, mirage d'actes qui, une fois accomplis, s'avèrent décevant ou sans importance, et chacun peut en faire l'expérience en comparant ses désirs matériels de l'enfance et ses désirs d'aujourd'hui : si l'excitation pour un sac de bille hypothétique apparaît plus futile que celle pour un téléphone, elle reste, semble-t-il, plus saine.